

—Non, madame, M. le comte n'a rien dit, ni fait dire par M. Caduchet.

—M. Caduchet ? répéta Mme d'Armangis qui, à ce nom, sentit un frisson lui courir dans le dos.

—Oui, madame, reprit le valet de pied, M. de Valnac, un quart d'heure après avoir quitté l'hôtel, a envoyé chercher Mlle Blanche par M. Caduchet qui s'est empressé de l'emmener.

Le doute n'était pas possible. Ainsi qu'il l'avait fait pour Léontine, le sourd venait d'enlever la jeune fille. En apprenant cette disparition qui lui annonçait un danger contre lequel, dix secondes avant, elle se croyait à l'abri, la première pensée de Berthe, au lieu d'être tout à son enfant, fut du plus complet égoïsme :

—Gare à moi ! se dit-elle.

XIV.

Suant et soufflant, le cou tendu et la tête basse, quand l'éreinté Fricandeu s'était enfin arrêté devant la demeure des époux de Jozères, le comte de Valnac, après avoir vu sa sœur disparaître sous la voûte de la maison en lui adressant un amical signe d'adieu, n'avait pas fait longue pause dans la rue.

Il avait obtenu du cocher de fiacre qu'un dernier effort de sa puissante rosse le transportât encore à l'hôtel d'Armangis où il avait donné aux gens de Berthe l'ordre d'aller attendre leur maîtresse devant la porte du procureur. Puis, après avoir réglé son compte avec le propriétaire de Fricandeu, le jeune homme, se trouvant libre, se dit enfin :

—Maintenant, allons voir Bourguignon.

Quand il eut sonné à l'appartement de la rue de la Victoire, un pas précipité se fit entendre à l'intérieur, et, à l'empressement qu'on mit à ouvrir, Francis devina que le vieillard attendait quelqu'un au-devant duquel il se dépêchait d'accourir.

En effet, la porte était à peine entre-bâillée que déjà la voix curieusement empressée du serviteur demandait :

—Comment la Cardoze a-t-elle pris la phrase ?

A la vue de celui qui se présentait au lieu d'Avril, le domestique eut un petit tressaillement d'impatience. Mais, reprenant aussitôt son calme et sa politesse habituels, il s'inclina en disant :

—M. le comte veut-il bien me faire l'honneur d'entrer pour m'apprendre ce qui l'a conduit céans ?

Francis suivit le bonhomme qui le guida vers le salon en continuant :

—Au fond, je me doute bien un peu de la colère que monsieur va me faire l'honneur de témoigner à propos de sa voiture que, cette nuit, j'ai eu l'extrême hardiesse de lui emprunter d'une façon par trop sans gêne.

—Tu te trompes, vieil ami, car sur ce sujet je te dois plutôt des remerciements.

—Des remerciements ?... Serais-je impudent à l'excès en priant M. le comte de m'en dire le pourquoi ?

—Parce que si tu ne m'avais pas, en me laissant à pied, forcé d'attendre le jour à Clichy sous-Bois, j'aurais perdu le long récit que m'a fait ma sœur sur le passé de la Cardoze, du docteur, de son gendre... et de mon malheureux beau frère, M. d'Armangis.

—Ah ! M. le comte sait ? fit Bourguignon sur le ton interrogateur.

—Je connais le commencement des amours de Perrier avec la Nicole et la manière dont cette fille, dans la maison de Blan-

coy, soutira de M. d'Armangis blessé le premier million qui a commencé l'immense fortune du médecin.

—Et puis ?

—Voilà tout. Ma sœur n'a pu m'apprendre que ce qu'elle savait... son récit s'est arrêté à une menace de se venger plus tard que le procureur, qui avait travaillé gratis, fit à la Cardoze avant de s'éloigner de la maison du docteur.

—Ah ! votre sœur connaissait ce détail ? prononça le valet en se grattant l'oreille.

—Sans doute.

Le vieillard resta un moment pensif, puis, regardant Francis, il demanda de sa voix lente :

—Alors donnez moi donc votre avis là-dessus ?

—Sur quoi ?

—Sur la menace du magistrat à la Cardoze... Pensez-vous qu'il ait tenu sa promesse de se venger ?

—Dame ! non... il l'a oubliée, dit immédiatement de Valnac.

—Et qui vous le fait croire ?

—C'est que la menace à Nicole s'adressait naturellement aussi au docteur. Or, cette pensée de vengeance devait, plus tard, être complètement éteinte... puisque l'ex-magistrat est devenu le gendre de Perrier.

—Euh ! euh ! fit Bourguignon moqueusement, alors dans ce mariage, qui unissait une jeune fille de vingt ans à un époux presque septuagénaire, vous ne voyez qu'une preuve de réconciliation... vous ne vous demandez point si ce mariage n'a pas été un peu forcé ?

Le comte comprenait que Bourguignon, sous la forme interrogative, le guidait vers un but fixe. Il se prêta donc à cette façon d'agir en répondant :

—Oui, un mariage forcé... pour Léontine.

—Pour elle seule ? insista le serviteur.

De Valnac le regarda surpris.

—Sans doute, dit-il. Je ne pense pas qu'il ait fallu forcer la main à de Jozères pour lui faire accepter une belle jeune fille et une superbe dot.

—Aussi ne s'est-il pas fait prier, je vous l'assure... ce n'est donc pas du procureur que je parle... c'est de l'autre qui a livré fille et dot, du père, de Perrier enfin.

Et, hochant la tête, Bourguignon continua :

—C'est une complète canaille, ce Perrier. Mais il adore son enfant. Depuis la naissance de sa fille, il avait dû rêver pour elle un heureux mariage... vous avez vu avec quel empressement il vous avait accepté pour gendre quand vous vous êtes présenté. C'était bien là l'union qu'il avait espérée pour sa Léontine aimée... Alors comment se fait-il qu'un beau jour il soit revenu sur sa parole et qu'il vous ait retiré sa fille pour la livrer à un vieillard ? Est-ce que vous ne pensez point que cette union n'a pas été aussi pour le père un mariage forcé ?

—Ainsi ? demanda de Valnac.

—Ne devinez-vous pas que ce mariage, imposé au docteur, est le résultat de cette vengeance que de Jozères avait juré de tirer tôt ou tard de Perrier et de sa fiancée, qui ne lui avaient pas donné sa part dans l'argent arraché à M. d'Armangis ?

—Oui, mais... prononça Francis qu'une réflexion venait de surprendre.

—Oh ! je devine votre "mais." Vous allez me demander comment Mme Perrier, elle qui n'avait rien eu jadis à démêler avec de Jozères, a pu consentir à ce mariage.

—Oui, telle est bien ma pensée.